

## CHAPITRE IX.

VALERIO TRAJUNO.

L'ancien muletier qu'on a vu ne pas vouloir s'exposer aux chances de la guerre avant d'avoir religieusement payé ses dettes, aujourd'hui le colonel don Valerio Trajuno, n'était qu'un guerillero comme il y en avait tant alors. Le renom dont il jouissait néanmoins dans les limites étroites de sa sphère, était un sujet continuel d'inquiétudes pour les chefs royalistes de la ville de Oajaca. Ils pensèrent que le moment était venu d'écraser ce redoutable ennemi qui se trouvait privé de l'appui de deux de ses compagnons, don Miguel et don Nicolas Bravo, guerilleros comme lui, que Morelos venait de rappeler à Cuautla.

Telle était l'importance qu'on attachait à la défaite du religieux insurgé, que le gouvernement fit marcher contre lui presque toutes les forces de la province. Trajuno se trouvait alors dans le bourg de Huajapam, où nous l'avons déjà vu, et c'est là qu'il eut l'occasion de s'immortaliser par la belle défense qu'il fit de cette petite ville ouverte de tous côtés ; heureusement pour lui, Huajapam était abondamment pourvu de vivres.

La résistance ne devenait possible qu'en changeant les règles ordinaires ; c'est ce que fit Trajuno.

Il commença par faire emmagasiner toutes les vivres, dont il se réserva chaque matin la distribution exclusive à chaque soldat et à chaque famille ; puis il établit une sévère discipline monastique que, depuis le premier jusqu'au dernier jour, au milieu des péripéties sanglantes d'un siège de cent quatorze jours, la force de sa volonté, son ascendant irrésistible sur le soldat, comme sur le bourgeois, sut maintenir exempte de la plus légère infraction.

Le temps avait été distribué comme dans un couvent, et les oraisons absorbaient la plus grande partie de celui que laissaient libre les devoirs militaires et les attaques des assiégeants. Ces oraisons se faisaient en commun, et, dans cette bourgade privée de toute communication au dehors, au milieu d'une population ignorante des joies de la vie, toujours en face de la mort, elles s'accomplissaient avec cette ferveur du matelot qui implore la miséricorde de Dieu, son seul refuge contre les fureurs de la tempête.

Grâce à ces dispositions étranges, mais sages, le découragement n'avait pas de prise sur des âmes continuellement occupées. Quand les vivres devinrent plus rares, aucun regard scrutateur ne pou-